

I.
TRAVAUX

DÉTERMINANTS ET INFÉRENCES

Francis CORBLIN* et David NICOLAS**

1. Introduction¹

Les articles réunis dans ce numéro étudient la sémantique des déterminants du français en privilégiant les inférences que leur usage déclenche en sus de leur valeur référentielle. Par inférences on doit entendre un ensemble de jugements ou catégorisations qui sont déclenchés par le fait qu'un locuteur utilise telle forme plutôt que telle autre dans un contexte de discours pour caractériser une situation, alors même que le contenu vériconditionnel de la forme n'est pas en cause.

Par exemple : qu'est-ce qui distingue la quantification universelle exprimée par *chaque* de la quantification universelle exprimée par *tout* ? En quoi les désignations du même lieu proche par *ici* ou par *là* se distinguent-elles ? *Certains Ns* implique-t-il toujours une partition d'un ensemble pré-établi de *Ns* ? Comment interprète-t-on les nombres non-entiers comme *deux et demi* avec des noms comptables ? Quelles inférences ajoutent

* Université Paris-Sorbonne & IJN (ENS-EHESS). Adresse : Université Paris IV-Sorbonne, UFR Langue française, 108 Bd Malesherbes, 75 850 Paris cedex 17. Courriel : Francis.Corblin@paris-sorbonne.fr.

** Institut Jean Nicod, Département d'études cognitives, ENS, EHESS, PSL Research University, CNRS, Paris, France. Adresse : Institut Jean Nicod, École Normale Supérieure – 29 rue d'Ulm (Pavillon Jardin, 1^{er} étage) – 75005 Paris, France. Courriel : dnicolas@ens.fr.

même et *autre* à des groupes nominaux définis ou indéfinis ? Que signifie l'apposition de quantificateurs (*plusieurs étudiants, deux exactement*) pour caractériser une même quantité ?

La langue au centre des études est le français, mais l'horizon de la recherche est multilingue, ce qui explique que d'autres langues (notamment le grec et le serbe), fassent l'objet d'études assez détaillées de nature à tester les catégories qui semblent nécessaires pour décrire les faits du français.

Les études réunies ici s'inscrivent dans un courant de recherche ancré dans la linguistique française, qui en outre témoigne d'un intérêt marqué pour la prise en compte de modèles formels et les apports de la philosophie du langage. On y trouvera donc un prolongement de discussions bien connues des études françaises, mais aussi de nombreuses références à des travaux appartenant au domaine des recherches formelles et de la philosophie analytique. L'ensemble d'articles présentés s'inscrit donc dans le même paradigme scientifique et de plus, sa cohérence interne est renforcée par le fait que les travaux ont été élaborés, présentés et discutés dans le cadre d'un atelier de recherche périodique sur ce thème qui a réuni les participants pendant les quatre dernières années sous l'égide d'un projet financé par l'Institut Universitaire de France.

Ces études examinent les questions suivantes.

Amsili et Beyssade considèrent l'expression de l'identité et de la différence en discours, en comparant les contextes d'emploi des groupes nominaux de type *un N*, *un autre N*, *le même N* et *le N*. Ils distinguent la contribution assertive et présuppositionnelle de chaque forme, de manière à prédire quand et pourquoi telle expression est préférée à telle autre, comme ici :

[Après avoir déjà commandé un café au même garçon :]

- a. *Je voudrais (*le / *un / un autre) café.*
- b. *Je voudrais (*la / *une / la même) chose.*

Ils montrent aussi que la redondance a des effets distincts selon qu'elle porte sur un contenu asserté ou présupposé. Dans le premier cas, elle génère un effet de malformation, tandis que dans le second, elle peut contribuer à la cohérence globale du discours.

Corblin et Asic reviennent sur l'opposition *ici / là* en la mettant en relation à la détermination définie et démonstrative. Prolongeant sous une autre forme l'intuition que ces formes n'appartiennent pas à la même catégorie sémantique, ils soutiennent que *là* a toutes les propriétés interprétatives des groupes nominaux définis, y compris leurs emplois faibles, alors que *ici* est un déictique dont la particularité est de favoriser ce qu'ils appellent des usages démonstratifs. Ils montrent qu'une telle théorie rend

compte des oppositions et recouvrements d'emploi tant pour le couple français que pour le couple *ovde / tu* du serbe.

Corblin et Vlachou s'intéressent à la précision relative des quantificateurs, telle qu'elle est révélée par l'usage de tournures de type : *x, pour être précis y*, et de son correspondant en grec. Sur la base de ces tours et de ses versions sans marqueur (*J'ai beaucoup d'étudiants, près de 50*), ils dérivent une échelle de précision des quantificateurs fondée sur leur capacité à être interprétés comme une restriction des alternatives ouvertes par un autre quantificateur. Ils s'interrogent également sur la pragmatique de ce procédé consistant à caractériser une quantité « en deux temps » et mettent en évidence des différences intéressantes à cet égard entre le français et le grec.

Kupferman examine la distinction entre lectures faibles et lectures fortes des quantificateurs. Il se concentre sur le cas de *certains* qui, selon plusieurs auteurs, n'aurait qu'une lecture forte. Une lecture faible d'un quantificateur installe un sous-ensemble d'un ensemble notionnel : *Il était arrivé plusieurs candidats, *et non les autres / et non des surveillants*. Une lecture forte d'un quantificateur installe un sous-ensemble d'un ensemble spécifique : *Quelques techniciens habitent mon arrondissement, *et pas des secrétaires / mais pas tous*. Après avoir isolé sept propriétés qui départagent les deux types de lecture, il montre que *certains* admet une lecture faible.

Mari et Retoré comparent l'emploi des déterminants *tout* et *chaque*. *Chaque* est employé dans les énoncés descriptifs (non génériques), et il requiert un domaine de quantification fini : *Chaque élève a rendu sa copie*. Au contraire, *tout* est employé dans des énoncés génériques : *Tout nombre entier est soit pair, soit impair*. Les auteurs montrent comment rendre compte de cette différence dans le cadre d'une approche de la vérité centrée sur la notion de preuve (ou, plus intuitivement, sur les conditions d'assertion d'un énoncé).

Nicolas examine comment est interprété le « dénombrement » avec les nombres entiers (*deux bagels*) et non entiers (*deux bagels et demi*). Une possibilité serait que les deux cas impliquent une forme de mesure (comme celle à l'œuvre dans *deux kilos et demi de chocolat*). Au rebours de cette idée, Nicolas soutient que l'interprétation de *deux pommes* implique bien le dénombrement usuel avec les nombres entiers, tandis que l'interprétation de l'expression *deux pommes et demie* implique une forme d'ellipse et, dans certains cas, une réinterprétation du nom *pomme* telle que les parties d'une ou plusieurs pommes comptent pour une pomme.

Stanojević et Đurić étudient les indéfinis singuliers en emploi générique. En position sujet, ils préfèrent être combinés avec des prédictats exprimant des propriétés essentielles : *Un madrigal est polyphonique*.

(propriété essentielle) vs ??*Un madrigal est populaire.* (propriété non essentielle). Ils comparent le français au serbe. Ils notent en particulier que l'équivalent serbe de *un N*, *jedan N*, refuse souvent les propriétés essentielles : ??*Jedan madrigal je polifonican* ('un madrigal est polyphonique'). Ils soutiennent que le point de vue dit de « normes sociales » joue un rôle essentiel dans le choix du déterminant *jedan* en serbe, alors qu'en français tous les points de vue rendent possible l'emploi de l'article indéfini.

Tovena étudie les expressions de ratio : *James Bond mange deux olives par verre de martini*. Elle compare leur fonctionnement à celui des relations de dépendance distributives à l'œuvre dans des phrases comme la suivante : *Les filles ont pris un biscuit chacune*. Une esquisse de classification sémantique est donnée en termes de quatre notions, la *clé de tri*, la *part distribuée*, l'*unité de clé* et la *somme des parties*.

NOTES

1. Les éditeurs de ce numéro remercient les relecteurs anonymes de la revue dont les commentaires et les critiques détaillées ont été très précieux aux auteurs pour la rédaction finale. Ils remercient également l'équipe éditoriale des *Travaux de Linguistique* et en particulier Peter Lauwers d'avoir accepté le projet et d'en avoir facilité la réalisation. Le projet IUF *La quantification dans les langues naturelles* (2010-2015, resp. F. Corblin) a permis la tenue de l'atelier *Déterminants et inférences*, qui a joué un rôle important dans la discussion des idées présentées ici.